

Richard Millet

*Le cavalier  
siomois*



R

La Table Ronde

Extrait de la publication

LE CAVALIER  
SIOMOIS

## DU MÊME AUTEUR

- L'Invention du corps de saint Marc*, POL, 1983.  
*L'Innocence*, POL, 1984.  
*Sept Passions singulières*, POL, 1985.  
*Le Sentiment de la langue*, Champ Vallon, 1986.  
*Le Plus Haut Miroir*, Fata Morgana, 1986.  
*Beyrouth*, Champ Vallon, 1987.  
*L'Angélu*, POL, 1988.  
*La Chambre d'ivoire*, POL, 1989.  
*Le Sentiment de la langue II*, Champ Vallon, 1990.  
*Laura Mendoza*, POL, 1991.  
*Accompagnement*, POL, 1991.  
*L'Écrivain Sirieix*, POL, 1992.  
*Le Chant des adolescentes*, POL, 1993.  
*Le Sentiment de la langue I, II, III*, La Table Ronde, 1993, Prix de l'essai de l'Académie française, 1994.  
Édition revue et augmentée, 2003.  
*Cœur blanc*, POL, 1994.  
*Un balcon à Beyrouth*, La Table Ronde, 1994.  
*La Gloire des Pythre*, POL, 1995.  
*L'Amour mendiant*, POL, 1996.  
*L'Amour des trois sœurs Piale*, POL, 1997.  
*Cité perdue*, Fata Morgana, 1998.  
*Autres jeunes filles*, avec des dessins d'Erneŝt Pignon-Erneŝt, Éditions François Janaud, 1998.  
*Lauve le pur*, POL, 2000.  
*La Voix d'alto*, Gallimard, 2001.  
*L'Accent impur*, Éditions Dar An Nahar, Beyrouth, 2001, Prix Phénix, 2002.  
*Le Renard dans le nom*, Gallimard, 2003.  
*Ma vie parmi les ombres*, Gallimard, 2003.

RICHARD MILLET

LE CAVALIER  
SIOMOIS



LA TABLE RONDE

7, rue Corneille, Paris 6<sup>e</sup>

Une première édition de ce livre a paru à Brive,  
aux Éditions François Janaud, 1999.

© La Table Ronde, 2004, pour la présente édition.  
ISBN 2-7103-2660-4.

Dans le cœur des simples le  
sentiment de la beauté et de la  
grandeur de la nature est cent  
fois plus fort, plus vivant  
qu'en nous autres discoureurs  
et écrivains enthousiastes.

LERMONTOV.



À MARIE





## I

« JE n'ai jamais douté de mon origine », lui avons-nous entendu dire plus tard, non seulement quand elle fut parvenue là où il lui serait désormais possible de prétendre qu'elle était enfin née, mais longtemps après, lorsqu'il se serait écoulé assez de temps pour que ce qu'elle appelait sa deuxième naissance puisse apparaître autrement que comme un mot d'enfant : « dans la splendeur de la vérité, ajoutait-elle, puisque très tôt il m'a été donné de savoir qu'on naît au

moins deux fois, que c'est là une chance ou une chute, et qu'il suffit pour cela d'écouter autre chose que la voix humaine... »

Elle n'avait pas toujours parlé comme ça, comme s'il y avait eu trop peu de mots entre ses deux naissances et qu'elle voulût combler ce que le temps lui-même interdit qu'on mesure : « Cette morne étendue, ces essarts, cette vallée de larmes qui s'était ouverte au bord de la mer Rouge, poursuivait-elle, lorsqu'ils se sont disputés non pas une fois de plus mais plus violemment, papa assis dans le fauteuil à bascule, devant la fenêtre africaine contre laquelle maman a jeté le cendrier de granit, sans peut-être savoir après qui elle en avait, mon père ou bien cette garnison du Territoire

français des Afars et des Issas, fuyant le soleil, vivant dans la pénombre et la nuit, le plus loin possible de cette vaste baie vitrée qui donnait, selon l'inclinaison des stores, sur la terre rougeâtre du désert ou sur un ciel presque blanc, préférant l'étroite fenêtre bleue, d'où on apercevait le port, et les fenêtres françaises – portes-fenêtres ouvertes sur une petite cour intérieure, surmontée d'un voile de toile écrue sous lequel elle tâchait d'oublier l'inférieure saison, le désert rouge, le sel de ses larmes et ces grands êtres noirs toujours à mâcher des feuilles vertes en nous contemplant de si haut qu'il me semblait n'être pas tout à fait de ce monde.

» La fenêtre africaine n'a pas volé en éclats ; le souffle du désert n'est pas

entré dans le salon ; il y a eu, quand on a relevé le store, une immense araignée blanche sur la vitre et maman s'est mise à sangloter. Papa ne disait rien. Nous sommes rentrées en France, maman et moi. À la fin des vacances, elle m'a laissée là, sur les hauteurs de Siom, dans la froide maison des Geniettes où je suis née et où elle, maman, n'aurait pas supporté de ne pas accoucher. Je me suis retrouvée là, le nez contre l'automne, avec la mère de maman, cette grand-mère dont le mari était mort trente ans plus tôt, devant Strasbourg – avec la brigade Alsace-Lorraine –, et le souvenir déjà lointain de la garnison d'outre-mer, maintenant seule devant ce qui n'était plus le port de Djibouti où j'allais voir

manœuvrer un remorqueur portant le nom d'Arthur Rimbaud, mais les eaux noires du lac de Siom, en contre-bas, par-delà une courte rangée de thuyas qu'on venait de planter pour remplacer les vieux tilleuls de la terrasse qui étaient parvenus au bout du compte, avait dit ma grand-mère qui étendait sa lassitude à toute chose. Au début de l'été, le grand Marcel, notre domestique, avait tombé sa veste de velours noir à grosses côtes pour attaquer les onze tilleuls ; et le soleil était entré dans les pièces du bas, dans le salon, surtout, où ma grand-mère avait coutume de se tenir et de s'endormir, et où elle aurait passé ses nuits si Marcel n'était venu la prendre dans ses bras pour la porter à l'étage, dans sa chambre, sur son lit

où elle s'éveillait, au milieu de la nuit, pour se déshabiller et se glisser entre les draps et les songes. Elle les avait maudits, ce soleil, cette lumière de juillet, cette chaleur qui venaient la distraire de l'hiver où son époux était tombé devant Strasbourg, comme un arbre, pensais-je, avec les mêmes gémissements, le même fracas, le même bruit de terre violentée – une lenteur menaçante, celle de ces chutes qui sont une exagération presque indécente des lois de la pesanteur.

» Le soleil l'avait chassée de l'autre côté de la cheminée, près d'une fenêtre dont on maintenait le volet fermé à cause de l'humidité du talus auquel s'adossait la maison. Elle se tenait là, de plus en plus lourde, bouche bée, les yeux vides, les mains

égarées, comme si l'été avait mis fin à la chute de l'époux devant Strasbourg et ouvert un tout autre abîme, au milieu du plancher ou en elle-même, au bord de quoi elle s'était mise à chanceler et où elle n'a pas tardé à choir, un samedi, devant moi dont elle faisait mine de surveiller le petit déjeuner. Je l'ai regardée ouvrir des yeux que je contemplais, en vérité, pour la première fois, découvrant qu'ils étaient beaux et que jusque-là elle ne m'avait pas vraiment regardée, même si, ce matin-là, elle me voyait du plus lointain d'elle-même et sans doute d'au-delà. Elle a relevé la tête bien droit avant de la laisser retomber sur sa guimpe d'un autre âge, avec une grimace étrange, étonnée, douloureuse, comme si elle



s'était piqué le menton sur l'épingle de la broche qu'elle portait très haut sur le cou, et puis, soudain heureuse, en tout cas délivrée, rendant son dernier souffle, je le comprendrais plus tard, avec ce cri silencieux qu'on aura retenu toute une vie, dans la joie d'en finir, de s'abandonner une fois pour toutes au mouvement qui l'avait amenée jusqu'à ce terrain vague, ou ce champ, ou ce petit bois, devant Strasbourg, elle ne savait plus très bien et n'avait peut-être jamais vraiment su, seuls importaient l'élégant veuvage, l'éternel hiver de 1944 et le vertige qui lui aurait fait répéter, en toute occasion (et l'abatage des vieux tilleuls aurait été l'ultime), que la vie n'est qu'une chute sans fin, jusqu'à ce qu'elle en

fût là, elle, Angèle Moreau, dans son fauteuil à oreillettes, les yeux tournés vers moi qui ne disais rien, ne criais ni ne pleurais, soutenant sans peine son regard vide, et me disant qu'elle ne songerait plus à envoyer Marcel, l'automne, couper la branche de sapin qui entrait dans ma chambre, oui, ce grand Marcel que je n'aurais pas eu de mal à convaincre d'en prendre une ailleurs, Siom étant cerné par la nuit des douglas et des épicéas, et de passer ostensiblement devant ma grand-mère avec, sur l'épaule, le rameau qui l'endormirait.

» On m'avait éloignée de la maison dès l'instant où Marcel était entré dans la pièce, vers neuf heures, pour débarrasser et trouver là une très vieille femme aux yeux étrange-

ment ouverts, la tête piquée sur sa broche comme un gros hanneton de cire, et une fillette encore assise à la table du petit déjeuner, immobile et, ai-je envie de dire, tout aussi incapable de bouger, comprenant sans comprendre, comme si elle n'y croyait pas tout à fait ou qu'elle dissociât la chute du singulier sommeil où la vieille femme avait fini par entrer, encore qu'elle prétendît avoir perdu la faculté de dormir et que ce fût les yeux ouverts qu'elle avait pénétré dans cette nuit, sans regret et probablement sans être regrettée de personne.

» Je ne l'aimais guère, non seulement parce qu'elle sentait le vieux (la peau de poulet plumé, sous la lavande ou l'eau de Cologne), mais

parce qu'elle m'avait toujours regardée comme si elle se trouvait à Strasbourg, dans la neige d'un autre hiver. En vérité elle était morte en 1944 ; et de même qu'on peut naître deux fois, devant ce visage embroché sur l'aiguille du camée où le soleil faisait rougeoyer un profil d'impératrice, je découvrais, ce matin-là, qu'on ne meurt pas qu'une fois, et que les morts font quelquefois bonne figure chez les vivants.

» Le soleil qui avait chassé ma grand-mère a ramené maman, deux jours plus tard. J'allais dormir, à Siom, chez une camarade dont la mère avait été la condisciple de la mienne au collège Lakanal de Treignac. Je n'ai pas fait semblant d'avoir de la peine ; on ne s'en est pas

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER PAR L'IMPRIMERIE  
FLOCH À MAYENNE EN JANVIER  
2004, POUR LE COMPTE DES  
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

*Imprimé en France.*